Ami du Clergé du 7 février 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — Les sacrements sont des signes de la grâce, 45.
Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie, signe et gage d'unité, 47.
Chemin de Croix. — II. A l'hôpital et à l'hospice, 48.
Conférences sur la Vie chrétienne. — VIII. Le Christ, source de la vie chrétienne, 50.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

IV

LES SACREMENTS SONT DES SIGNES DE LA GRACE

Mes frères,

Le respect, la vénération que nous devons avoir pour les sacrements s'attachent, plus encore qu'à leur caractère « sacré », à la grâce qu'ils communiquent à nos âmes et qu'ils signifient en même temps. Qu'est-ce donc que la grâce ?

I

C'est une participation à la vie de Dieu. Bien mystérieuse est cette vie, et Dieu, dit l'Ecriture, « habite une lumière inaccessible » (I Tim., VI, 16). Mais S. Jean nous a dit d'autre part « le Fils unique qui est toujours dans le sein du Père, nous l'a raconté » (Jo., I, 18)

Que nous dit-il ? Que Dieu est esprit ; il n'est pas enfermé, telles ces idoles du paganisme, dans une statue d'or ou de bois, ni même en un temple de pierre ; il n'est pas un être matériel, exposé à se désagréger et à mourir ; il n'est pas prisonnier d'un corps, sujet aux infirmités, limité de toutes parts, siège de passions et de tendances mauvaises. Dieu est esprit, infiniment parfait, hors du temps, éternel

Et Dieu est amour : en lui-même puisque Dieu est l'unique en trois personnes ; le Père qui aime son Fils et le Fils qui aime son Père et leur commun amour qui est le St-Esprit ; amour en dehors de lui-même, amour se manifestant dans la création d'abord, puis après le péché qui a tout bouleversé, dans l'œuvre de restauration accomplie par son propre Fils : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique » (Jo., III, 16).

Et Dieu est Père : son amour ne se borne ni à son Fils qu'il engendre de toute éternité, ni aux tendresses de sa Providence, complétant l'œuvre de la création ; il veut encore communiquer sa vie divine à nos âmes, faites à son image, et c'est si vrai que S. Pierre nous dit que « nous sommes participants de la nature divine » (II Pet., I, 4). Et si, sur le conseil de N.-S. lui-même nous osons dire « Notre Père qui êtes aux cieux » c'est parce que le baptême nous a engendrés à la vie divine et nous a faits enfants de Dieu.

Ici une remarque importante s'impose : quand un enfant est né viable, si ses parents viennent à disparaître, il leur survivra, parce qu'il se trouve un être charitable pour se pencher sur sa faiblesse ; toute autre est la paternité de Dieu, génération continue si l'on peut dire et qu'on ne saurait mieux exprimer que par la comparaison du Christ, empruntée à la vigne « je suis le cep, vous êtes les rameaux » ou même et mieux « je suis la vigne et vous êtes les sarments... Séparés de moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., XV, 5). Ainsi la vie divine communiquée à nos âmes ne sera durable et ne fructifiera en mérites qu'à la condition expresse de recevoir continuellement et sans interruption l'influx vital de la grâce, comme la branche ne vivra et ne portera fruit qu'à la condition de recevoir toujours la sève par son union au tronc.

Arrêtons-nous maintenant et portons nos regards sur Jésus : homme comme nous, il va et vient, il travaille, il parle, il mange et il dort, il va chez des amis, il admire, il partage joies et peines, il pleure même, il rend service, il se fait tout à tous, console, guérit, éclaire, instruit ; tous ses actes sont humains, mais il n'a pas cessé pour autant d'être Dieu, et ses actes sont divins aussi : divins dans leur intention et leur but final, divin dans leur exécution, et donc d'une infinie valeur. Nous accomplissons les mêmes gestes humains que le Christ, mais nos actes à nous portent l'empreinte de notre faiblesse humaine : nos vues sont courtes, nos intentions égoïstes, notre bonne volonté limitée ; nous sommes vite à court de résistance et de courage ; et si Dieu, selon l'image de Jean-Baptiste venait à secouer nos meilleures actions, comme on secoue le grain dans le van, resterait-il un peu de grain lourd et bon ?

Du moins ce petit reste, dépouillé de toute vaine gloire et de toute imperfection, si nous sommes en état de grâce, est-il animé par le souffle et par l'esprit de Dieu ; ce petit reste, comme la goutte d'eau du calice, entre dans le mystère du Christ, au service de sa grande œuvre de restauration divine, au service de toute l'Eglise ; ce petit reste se trouve informé par la charité de Dieu ; il participe à ce grand œuvre d'amour que Dieu accomplit en dehors de lui dans la création.

Et même il va plus loin encore : il va jusqu'au cœur de Dieu, il entre dans l'intimité du mystère où le Père aime son Fils et en est aimé dans l'unité d'un même amour qui a nom le St-Esprit.

Et il ne tient qu'à nous que ce petit reste aille en grandissant : comme le greffon que l'on vient d'insérer et d'enter sur le tronc va, sous la poussée de la sève, se souder de plus en plus à l'arbre, jusqu'à devenir une puis-

sante branche ; ainsi notre âme doit sous l'influx de la grâce s'unir à Dieu toujours plus intimement ; et sous l'action croissante de la foi, de l'espérance et de la charité, vivre de plus en plus avec Dieu ; et la mort, quand elle viendra, ne sera plus pour elle une brisure mais le total épanouissement de ce qu'il y a de meilleur en elle.

La gloire du ciel sera l'aboutissement final de la grâce.

II

Revenons maintenant au double rôle du sacrement dans cette communication de la vie divine à nos âmes. Le sacrement opère ici par mode d'instrument ; si je plante un clou, l'action qui a son origine dans mon esprit et dans ma volonté, s'accomplit à la fois par mon bras et par le marteau qu'il manie ; quand le prêtre administre un sacrement il est comme le bras du Christ, et le sacrement se comporte comme un instrument.

Mais il y a instrument et instrument ; vous êtes venus je suppose assister à un concert spirituel ; des artistes de talents ont été conviés à se faire entendre dans les plus beaux morceaux de leur répertoire; mais l'orgue qui accompagne et soutient les voix est en très mauvais état : la réussite du concert, la satisfaction des auditeurs et la joie des artistes en sont gravement compromises; supposez au contraire que l'orgue ait été du meilleur facteur et dans un état parfait, tout autre aurait été le résultat ; preuve qu'un instrument, surtout quand il s'agit de musique, a sa part importante dans la valeur de l'exécution.

Ainsi le sacrement, qui est un acte du Christ, a donc aussi sa part réelle et réellement efficiente et efficace dans la communication de la grâce. Bien sûr, Dieu est le Tout-Puissant ; il peut, quand il lui plaît, se passer du sacrement pour produire la grâce dans une âme : ainsi pour les suppléances du baptême ; ainsi pour la contrition parfaite en l'absence de confesseur ; mais dans les cas ordinaires. Dieu se sert, pour donner sa grâce, du signe sacré qu'est le sacrement.

Et c'est mieux ainsi ; car il convient que le corps, qui dans l'humaine nature est si étroitement uni à l'âme, soit lui aussi marqué, consacré par le sacrement. Il est utile ensuite, sinon nécessaire, que par le sacrement qui se voit, nous soyons assurés de recevoir la grâce invisible ; et que nous ne restions pas dans le doute et l'incertitude.

Enfin, « par les paroles, les objets et les rites sacramentels » les sacrements nous instruisent ; ils nous montrent d'une manière vivante, la surnaturelle réalité accomplie en nous par la grâce, et nous tracent si l'on peut dire la route à suivre, à partir du sacrement reçu. C'est ce qu'il nous reste à expliquer.

III

La grâce, réalité mystérieuse nous l'avons dit, est essentiellement surnaturelle, échappe de ce fait à nos sens ; la ferveur sensible, éprouvée parfois dans une Communion, peut être une grâce de Dieu ; elle n'est pas pour autant nécessaire, ni liée au sacrement ; et il serait dangereux de chercher dans les sacrements une satisfaction sensible ; et parfaitement erroné d'en attendre une transformation morale automatique, dans le genre d'un conte de fées. A part, je le répète, certaines consolations qui peuvent venir de Dieu mais qui ne sont pas pour autant le fait du sacrement (et le cas exceptionnel des mystiques) la vie de la grâce échappe à l'expérience sensible ; elle est du domaine de la foi.

Mais pour mystérieuse qu'elle soit, cette divine réalité nous est rendue intelligible par le sacrement. Nous ne saurions nous attarder à donner ici en détail la signification des rites de chaque sacrement (nous y reviendrons à propos de chacun d'eux). Mais voici, par exemple, la Pénitence ; qu'est-ce ? C'est un tribunal et un jugement : il y a un juge, le prêtre, représentant du Christ, qui doit avoir juridiction ; un accusé coupable : le pénitent ; une instruction de la cause : la confession ; une sentence : l'absolution ; une amende : la pénitence.

Quel langage en tout ceci, et concret, et clair, pour nous instruire sur les dispositions à apporter ; et les fruits à retirer de ce sacrement. Mais la grâce ? Le but des tribunaux et le fruit d'un jugement ce doit être le respect de l'ordre, la restauration de l'ordre ; et ce but sera efficacement atteint, non pas si le coupable est puni, mais s'il est définitivement corrigé, remis pour toujours dans le bon chemin. La grâce du sacrement de Pénitence sera donc une grâce de réhabilitation ; elle fait ce que ne fera jamais aucun jugement humain : elle efface la faute ; elle l'efface si bien qu'elle rend au chrétien repentant aux yeux de Dieu et pour l'éternité, tous les mérites acquis avant la faute mortelle ; elle est le témoignage touchant de l'amour infini de Dieu ; elle rend confiance au pauvre pécheur et le renvoie réconforté et plein d'ardeur au combat pour la victoire finale.

Toutefois, remarquons bien encore ceci qui découle de tout ce que nous venons de dire : parce que la grâce, communiquée par les sacrements, est une participation à la vie de Dieu, ils ne sont pas du tout-fait, du réalisé, du fini, comme inconsciemment et pratiquement nous pourrions hélas le croire ; ils sont plutôt (je l'ai dit déjà) comme une greffe, comme un bourgeon, comme une fleur, frêle et délicate ; cette greffe doit se souder au tronc et grandir ; ce bourgeon doit s'épanouir ; cette fleur doit, préservée des gelées et des frimas, donner du fruit en son temps. Aussi les sacrements « signifient » la grâce, non seulement parce qu'ils en garantissent le don, pas seulement parce qu'ils en indiquent la nature : naissance, nourriture, réhabilitation, etc. ; mais encore parce qu'ils nous montrent de quelle manière il nous appartient d'épanouir cette grâce que nous avons reçue.

* *

Il est un mot qui se rapproche de « signe », et c'est le mot signature ; quand un sacrement est administré comme il se doit et quand il est reçu avec les dispositions exigées, il est, dans sa forme visible ou sensible, comme la signature de Dieu nous garantissant que la grâce nous est donnée. Ne pourrait-on dire encore qu'il est aussi comme notre signature à nous, comme l'engagement pris solennellement auquel il nous faudra, maintenant, coûte que coûte, et partout faire honneur ?

ADORATION PERPETUELLE

L'EUCHARISTIE, SIGNE ET GAGE D'UNITÉ

Mes frères,

Par notre petite paroisse, c'est tout le diocèse, c'est l'Eglise entière qui perpétue aujourd'hui l'adoration due au Fils de Dieu incarné, réellement présent sous les apparences du pain, au Bon Pasteur qui nourrit les siens du pain céleste, pour en faire un unique troupeau. Nous serons dans l'esprit de cette solennité en méditant sur cette *Unité,* si tragiquement brisée aujourd'hui et dans l'Eglise et dans l'humanité, et que, seul, celui qui est *un* avec le Père et l'Esprit peut et nous *enseigner* et nous *donner* dans son Eucharistie.

I. — *L'Eucharistie nous prêche l'unité*

Ce *pain,* dont Jésus emprunte les apparences, n'est-il pas déjà par lui-même une éloquente leçon d'unité ? De quoi est-il formé ? Comme l'observent plusieurs Pères de l'Eglise, dès les premiers siècles, c'est une multitude de grains devenus *une seule chose.* Et quelle union étroite dans les multiples activités dont il est le fruit ! Travail du laboureur et du semeur, du moissonneur et du batteur, du meunier et du boulanger et de cent ouvriers qui ont façonné les instruments de ce labeur unanime ! Qu'un seul maillon cède et c'en est fait de cette coopération fraternelle qui nous assure « notre pain quotidien », avec le concours de toute la nature et de son souverain Maître, qui donne au germe sa fécondité et prodigue son soleil et sa pluie au sillon arrosé par la sueur des hommes...

Mais regardez mieux ce Pain, qui n'est plus un pain ordinaire. D'où vient-il ? De la Cène. *Un repas.* Et qu'est-ce qu'un repas ? Une *communion.* En mangeant ce pain, les membres de la famille et les invités se font le même sang. En échangeant des propos aimables et joyeux, ils oublient leurs griefs réciproques, ils resserrent les liens de la sympathie, ils se font une même âme.

Que dire des repas que Jésus présidait ? Heureux Pierre, heureux Zachée, heureux les époux de Cana, heureux Lazare et ses sœurs ! En le recevant à leur table, ils furent comblés de sa miraculeuse générosité. Heureux les disciples d'Emmaüs, qui virent le Maître ressuscité rompre le pain et sentirent leurs yeux s'ouvrir et leur cœur brûler !

Mais plus heureux encore les Douze, au soir de la Cène ! Repas inoubliable et sacré entre tous ! Repas d'adieu, où les cœurs se fondirent dans la tristesse des adieux. Où l'unité fut si grande dans l'égalité. Car le Maître se fit le serviteur des siens en leur lavant les pieds, et traita ses serviteurs en amis. Il leur servit son propre Corps, « brisé pour beaucoup », son Sang « répandu pour tous ». Si c'est l'amour qui rapproche et qui unit, jamais amour ne fut plus unissant. Car, poussé jusqu'au don total, il consommait dans l'unité tous ceux qui, en ce repas de la Nouvelle Pâque, indéfiniment renouvelé, mangeaient et mangeraient ce pain, buvaient et boiraient ce vin, signes efficaces du sacrifice rédempteur et de la nourriture divine des âmes.

Voilà pourquoi les derniers entretiens du Christ, commentant ce geste de consécration et d'immolation, portèrent uniquement sur l'Amour. « Aimez-vous c'est mon commandement... Aimez-vous comme je vous ai aimés, comme nous nous aimons, mon Père et moi, dans l'Esprit, *afin d'être un comme mon Père et moi nous sommes un.* Aimez-vous, c'est le signe distinctif de mes disciples. Car cette mutuelle dilection montrera que vous avez compris mes leçons. Aimez-vous pour manifester ma gloire, c.-à-d. faire éclater aux yeux ma toute-puissance... »

Un Dieu seul, en effet, peut vaincre, non seulement la mort, mais ce monstrueux égoïsme qui sème dans le champ du Père de famille la division et les luttes fratricides. Alors, le spectacle de cette union fraternelle fera bien voir que Dieu est au milieu de vous, car Dieu seul peut tuer la haine...

II. — *L'Eucharistie réalise l'amour*

Il l'a donc tuée, la haine, en mourant sous ses coups. Il en a comme épuisé le venin, d'abord en se livrant volontairement à la mort pour tous les hommes, non seulement pour ses amis mais pour ses ennemis. Ensuite en communiquant à tous ceux qui mangeraient sa chair, l'amour même qui circule entre le Père et le Fils dans l'Esprit. Comment cela peut-il se faire ? S. Paul nous l'explique dans cette lettre où, précisément, il s'efforce de détruire les germes de division qui intoxiquaient la communauté de Corinthe.

Après avoir rappelé comment le Maître avait consacré le pain en son corps (cela bien avant que S. Luc en rédigeât le récit) il poursuit : Puisqu'il n'y a qu'un seul pain (le même partout, le même toujours, le même pour tous), nous sommes tous unis. La multitude que nous sommes forme un seul corps ; le même pain qui nous donne la chair du Christ, est tout entier présent en tous et les réduit donc nécessairement à une unité qui n'est pas de ce monde.

Il s'ensuit donc que, comme l'expliquera lumineusement saint Jean Chrysostome, tous les communiants, sans rien perdre de leur personnalité propre, sont non seulement en société avec le Christ, mais en *unification*

avec lui. Ils possèdent tous en commun ce trésor unique et le possèdent — admirez la merveille — *chacun tout entier.* Ils sont donc, non pas confondus, mais *fondus* dans le tout. Ils sont tous *le* corps du Christ.

Et S. Paul peut conclure à l'adresse de ses disciples de Corinthe : Le Christ est-il divisé ? (Entendez ce Christ que vous êtes avec lui de par votre baptême et qui doit croître jusqu'à la consommation des siècles.) Non, ô Corinthiens désolés par vos divisions. Non, ô chrétiens désunis de toutes les Eglises. Non, pauvres hommes de tous les temps, qui tous êtes invités au banquet des noces. Non, ce n'est pas concevable. Depuis le Christ, tout est commun entre les fils du Père céleste, la foi, les sentiments, tous fondus dans l'amour, les biens (et quand on possède Dieu, on a tout) les intérêts, comme s'il en était qui priment ceux du Royaume, et qui ne se confondent pas avec la recherche de ce Royaume...

C'est trop beau, direz-vous, pour être possible. Pourtant, ce fut, non seulement possible, mais *réalisé* dans la primitive Eglise. Il est vrai que les chrétiens de la première heure n'étaient pas blasés sur les splendeurs de la doctrine du Christ et de sa vie en tous. « Ils persévéraient, disent les Actes, dans l'enseignement des Apôtres (communauté de la *foi).* Ils avaient tout en commun (communauté de la *vie* — et je ne dis pas communisme, c.-à-d. totalitarisme). » Mais comment s'opérait ce miracle fraternel ? « Ils persévéraient dans la prière et dans la *fraction du pain.* » Voilà leur secret.

Ce qui, en effet, est impossible à l'homme, livré à sa faiblesse naturelle, Dieu le réalise dans et par les hommes. D'abord, parce que leur prière — entendez bien, la prière commune, dans le Christ — leur prière les livre aux merveilles de sa toute-puissance. Ensuite parce que la prière par excellence, la *prière eucharistique,* obtient irrésistiblement et réalise l'unité « dans la fraction du pain ». Il est possible que l'auteur des Actes n'ait pas eu en vue, en mentionnant la fraction du pain, la reproduction efficace du geste consécrateur du Christ à la dernière Cène. Mais nous savons que, dès les débuts de l'Eglise, on le reproduisait, ce geste, qui devint le centre de notre Messe, et que, cette Messe primitive, célébrée dans les premières communautés, s'appelait « la fraction du pain ». Ils communiaient donc, ces premiers chrétiens et puisaient dans cette communion la parfaite communauté d'âme et de vie que signale S. Luc : « Ils n'avaient, dit-il, qu'un cœur et qu'une âme. »

Et quand les païens, étonnés et jaloux de cette unité miraculeuse s'écriaient : « Voyez comme ils s'aiment ! » inconsciemment ils étaient des témoins de la puissance d'union de l'Eucharistie.

* *

Concluons. Vraiment, en un temps où la division entre les hommes menace l'existence même de notre civilisation, et jusqu'à la vie de la planète, nous avons terriblement besoin de revenir aux enseignements du Christ, et de faire fondre au feu de l'Eucharistie nos ridicules et mortelles oppositions de nationalité, de races, de classes, de partis...

Ah ! si les hommes « savaient le don de Dieu » ! Mais nous mourons de faim devant la table que Dieu même a dressée pour tous ses fils. Et vous-mêmes peut-être, les chrétiens ou qui vous croyez tels. Car enfin, qu'est-ce que vous faites de la Communion ? La pratiquez-vous souvent ? Communiez-vous bien, c.-à-d. *dans un esprit communautaire ?*

Ce n'est pas pour votre cher petit *moi* tout seul que la Providence munificente vous a comblés de biens.

Les biens temporels, d'abord. Le temps, l'argent, si peu que ce soit, les dons de la vigueur physique et des aptitudes, ceux de l'intelligence, du cœur, du caractère... Qu'en faites-vous ? S'ils sont bien vôtres, ils vous sont attribués *au bénéfice de tous.* Vous n'avez pas le droit de les garder pour vous tout seuls. — « Mais je n'ai que le strict nécessaire ! » Calculez mieux et vous pourrez partager si peu que ce soit. On peut toujours donner un peu de ses loisirs... et beaucoup de son cœur. Ne fût-ce qu'un sourire...

D'autre part, ce n'est pas pour vous inonder de délices spirituelles que Jésus vous a donné son corps à manger. C'est pour vous relier à tous vos frères, d'abord en faisant circuler la même vie — la sienne — entre tous, ensuite, en vous infusant un peu (ou beaucoup, selon votre appétit) de son esprit de générosité et de dévouement, poussé jusqu'au sacrifice de la vie. Et c'est enfin pour faire croître dans son amour son Eglise, la petite Eglise paroissiale, l'Eglise universelle, qui est son Corps et qui doit toujours grandir, et par ses conquêtes extérieures et par sa vitalité.

Laissez-vous donc saisir par ces souffles du large, par ces souffles d'en-haut, qui dissiperont notre atmosphère de particularisme si peu chrétienne, et dilateront en chacun et en tous, comme le dit si éloquemment S. Augustin, « l'espace de l'Amour ».

CHEMIN DE CROIX

II

A l'hôpital et à l'hospice

O Jésus, nous nous apprêtons à vous suivre sur la voie douloureuse qui, du Prétoire, vous conduit au Golgotha.

Nous connaissons la souffrance, elle est notre lot quotidien. Nous nous unissons à votre Sacrifice ; et nous nous offrons, avec vous et par vous, à notre Père des Cieux pour la rémission des péchés.

Sainte Vierge Marie, Reine des martyrs, aidez-nous à comprendre et à accepter nos souffrances en vrais chrétiens ; priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Ire Station

Jésus est condamné à mort

O Jésus, derrière la haine du Sanhédrin, l'égarement de la foule, la lâcheté de Ponce-Pilate qui vous condamnent à la Croix, vous percevez la volonté de votre Père... et vous vous taisez.

Apprenez-nous à souffrir comme vous et à accepter nos peines comme des moyens d'expiation, d'épuration, de transformation morale ; comme matière à l'exercice des plus sublimes vertus, sources de mérites éternels.

Avec vous nous disons : « Père, non ma volonté, mais la vôtre ».

IIe Station

Jésus est chargé de sa Croix

La Croix, c'est l'instrument du supplice et de la honte... mais c'est aussi l'instrument de la Rédemption. Dès votre naissance, ô Jésus, vous l'avez attendue, et maintenant vous la prenez avec joie, par amour pour nous dont vous avez faits vos frères.

Chaque jour, la souffrance s'appesantit sur nos épaules. Pour marcher à votre suite, pour suivre votre exemple, nous l'acceptons Seigneur. Faites que ce soit avec votre générosité et pour votre amour !

IIIe Station

Jésus tombe pour la première fois

Cette faiblesse physique est une nouvelle humiliation qui s'ajoute à toutes les autres. O Jésus, vous avez voulu connaître jusqu'à l'épuisement de nos forces quand elles nous trahissent.

Bien souvent, nous ployons sous le poids de notre épreuve. L'indignation, le découragement, la révolte nous guettent et nous font tomber dans le péché. Seigneur, venez au secours de notre faiblesse !

IVe Station

Jésus rencontre sa très sainte Mère

O Jésus, nous pensons avec douleur au regard déchirant que vous avez échangé à ce moment avec la T. S. Vierge. Nous vous offrons cette souffrance de votre Mère... mais nous savons aussi que vous avez puisé dans son amour un nouveau courage.

O Marie, pardonnez-nous nos péchés qui furent cause de votre douleur ; et, en souvenir de cette rencontre, venez adoucir de votre amour maternel nos peines et nos souffrances.

Ve Station

Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa Croix

Vous êtes si affaibli, ô Jésus, que vos bourreaux ont peur de vous voir succomber avant le terme et ils réquisitionnent Simon de Cyrène pour porter votre croix. De gré ou de force Simon s'exécute, ignorant la grâce que vous lui faites en l'associant à votre Passion.

O Jésus, puisque vous avez accepté le secours d'un homme, vous qui êtes Dieu, venez à notre aide quand nous n'en pouvons plus de souffrir et secourez-nous dans notre isolement.

VIe Station

Ste Véronique essuie le visage de Jésus

Jésus, les crachats et la poussière, la sueur et le sang ont rendu votre visage méconnaissable. Mais derrière cet horrible masque Ste Véronique reconnaît la face du « plus beau des enfants des hommes ».

Comme autrefois dans les rues de Jérusalem, vous passez au milieu de nous... O Jésus, derrière les visages de nos frères, défigurés par l'épreuve, c'est vous que nous voulons voir, c'est vous que nous aimons.

VIIe Station

Jésus tombe pour la seconde fois

Malgré l'aide de Simon le Cyrénéen, votre faiblesse physique est telle qu'une seconde défaillance vous entraîne, ô Jésus, la face contre terre. Mais ce qui vous accable tant, ce qui pèse sur votre âme plus encore que sur vos épaules, c'est le poids de nos fautes.

Nous sommes tellement habitués à retomber toujours dans les mêmes péchés que nous n'en éprouvons même plus de honte ! Jésus, inspirez-nous une véritable contrition de nos fautes et donnez à notre âme, avec l'humilité, la patience et la paix.

VIIIe Station

Jésus instruit les femmes de Jérusalem

Votre cœur, ô mon Jésus, est ému par les larmes de ces femmes qui pleurent sur votre passage : alors, vous oubliez vos souffrances pour ne plus penser qu'à votre patrie et aux maux qui la menacent.

A votre exemple, nous voulons penser aux épreuves de nos frères, pour pleurer avec eux. Aidez-nous à compatir à toutes les souffrances et à fuir l'égoïsme... parce que nous voulons vous ressembler.

IXe Station

Jésus tombe pour la troisième fois

Sous le poids de nos péchés — que vous avez pris sur vous pour les expier, ô Jésus — vous éprouvez la sensation d'être abandonné par votre Père. Une fois de plus, vos forces vous abandonnent.

Que de fois, Seigneur, sous le fardeau de nos souffrances, nous avons douté de tout et de tous ! Nous avons cru être abandonnés de Dieu lui-même. Dans l'épreuve qui se prolonge, venez nous rendre du courage et renouveler notre confiance ; car malgré les apparences, nous ne sommes pas délaissés.

Xe Station

Jésus est dépouillé de ses vêtements

Jésus, vous qui êtes né dans une étable, vous qui avez vécu dans la pauvreté, vous allez mourir dans le dénuement absolu ! Vos bourreaux vous déshabillent. Vos plaies tuméfiées, collées à votre tunique, se rouvrent d'un seul coup et vous font souffrir à nou-

veau les tourments de la flagellation. Mais vous vous taisez...

Apprenez-nous à accepter sans révolte tous les arrachements que nous subissons. Nous n'avons plus rien, nous sommes loin de ceux que nous aimons : Seigneur, ayez pitié de notre solitude et de notre dépouillement.

XIe Station

Jésus est cloué à la Croix

Vous voici donc, ô Jésus, étendu sur la Croix comme une victime sur l'autel des Sacrifices. Et, au lieu de vous plaindre, vous priez pour ceux qui vous font souffrir : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Quelle leçon pour nous ! Au milieu des souffrances qui nous crucifient, nous élevons nos cœurs vers vous, Seigneur. Nous vous prions pour tous ceux qui, sans le vouloir peut-être, nous ont fait de la peine. Que nous puissions dire : « Père, pardonnez-nous, parce que nous avons pardonné ».

XIIe Station

Jésus meurt sur la Croix

A l'heure que vous avez choisie, vous expirez pour nous ! Vous poussez un grand cri et vous remettez votre âme à votre Père. L'enfer est vaincu, le péché est réparé, le Ciel nous est rendu. Faites que le cri poussé à cet instant résonne dans notre cœur comme un appel.

Par avance, nous acceptons notre mort avec toutes ses douleurs, ses angoisses et ses peines. Quand sonnera l'heure de notre départ, nous voulons quitter la terre avec sur les lèvres votre suprême prière : « Père, je remets mon âme entre vos mains ».

XIIIe Station

Le corps de Jésus est rendu à Marie

O Marie, Mère douloureuse, vous étiez préparée à cet instant, et cela depuis votre *Fiat* de l'Annonciation. Qui dira votre souffrance? Vous offrez votre Fils et vous vous offrez avec lui pour le rachat du péché... de nos péchés.

Avant de mourir, Jésus nous a confiés à vous dans la personne de S. Jean. Vous êtes aussi notre Mère. Gardez-nous, protégez-nous, et, à l'heure de notre mort, sauvez-nous !

XIVe Station

Jésus est déposé dans le tombeau

O Jésus, le drame du Calvaire ne se termine pas à ce sépulcre neuf dans lequel on dépose votre corps ensanglanté. La corruption du tombeau ne saurait vous atteindre, et, le matin de Pâques, vous en sortirez impassible, immortel et glorieux.

Un jour viendra où notre corps, condamné à la mort par le péché, sera mis en terre. Mais nous savons aussi qu'il ressuscitera au jour de la résurrection de la chair. Alors qu'importe la maladie, la vieillesse, la souffrance, puisque tout cela est la condition de la gloire ?

Faites donc, Seigneur, que mourant en vous, nous ressuscitions avec vous, pour être glorifié comme vous.

Prière

O Jésus, dans la condition où nous réduit la pauvreté, nous n'avons plus rien à attendre de cette vie. « Vous nous aviez donné la santé pour vous servir, et nous en avons profité pour commettre le péché. Nous éprouvons maintenant la maladie ou la vieillesse, faites que nous en usions pour faire pénitence ».

Nous unissons nos souffrances aux vôtres, avec vous nous montons notre calvaire.

« Protégez, Seigneur, l'âme de vos serviteurs dans les difficultés de cette vie corruptible. Donnez-leur votre grâce, et conduisez-les, par le chemin de la Paix, dans la Patrie de l'éternelle clarté ». Ainsi soit-il. *(Imitation,* III, 49).

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

VIII

LE CHRIST, SOURCE DE NOTRE VIE CHRÉTIENNE

A partir du XIIe siècle, la théologie occidentale a commencé à prendre une allure vraiment scientifique. De confuse qu'elle était jusqu'alors, elle s'est peu à peu organisée en systèmes cohérents, dont le plus fameux fut, au siècle suivant, celui de S. Thomas. Peu rationnelle jusqu'alors, et très dépendante de l'autorité et des textes des Pères de l'Eglise, elle a profité de l'immense révolution philosophique due à l'introduction d'Aristote, pour devenir plus accessible à l'intelligence. Chaque branche du dogme, de la morale et de la liturgie s'est ramifiée en notions bien circonscrites, grâce aux concepts philosophiques empruntés à l'antiquité païenne et repensés par le génie chrétien. Et ainsi, les vérités du *Credo,* déjà organisées en un système plus vaste par S. Augustin, sont devenues avec S. Thomas une synthèse d'une ampleur et d'une profondeur inépuisables.

Ce progrès théologique est un trésor inappréciable ; il est une des gloires immortelles de l'Eglise d'Occident. Les Orientaux n'ont pas eu le même bonheur : ils en sont, encore maintenant, au stade des Pères de l'Eglise.

Mais rien n'est parfait ici-bas : l'esprit humain est trop faible pour envisager la vérité sous tous ses aspects à la fois. De même qu'il est écrasé au plan des sciences naturelles et de la technique par l'abondance même de ses découvertes et de ses inventions, de même il est incapable de posséder d'un seul regard l'ensemble de la théologie sans la gauchir. C'était bon pour un S. Thomas, et encore, peu avant sa mort, il disait que son œuvre n'était que de la paille.

C'est pourquoi le danger de la vaste systématisation théologique est, du moins pour des esprits non géniaux, de ne saisir qu'une petite partie du dogme, de considérer cette partie comme un objet à part, ayant sa cons-

cience propre, sans lien organique essentiel avec la divine personne de l'Homme - Dieu, notre chef et médiateur.

Aussi les théologiens de notre époque, effrayés de l'incompréhension du christianisme par la masse des fidèles, réagissent en montrant que Jésus-Christ est le centre vital de toute la doctrine chrétienne. Et nous-mêmes, avant de progresser dans notre étude de la vie chrétienne, nous allons brièvement insister spécialement sur ce fait que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent (notre vie surnaturelle, notre union à Dieu, notre perfectionnement moral) n'a de sens et de valeur qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

I. — *Ego sum vita*

Il est normal que, dans l'exposé de la doctrine sur la vie surnaturelle, on insiste sur le rôle des trois Personnes divines, car cette vie surnaturelle est tellement précieuse que Dieu seul peut la produire directement. Il n'en est pas de même dans l'ordre de la nature : ainsi Dieu ne fait pas pousser directement chaque tige de blé : il le fait au moyen de ce qu'on appelle en philosophie les causes secondes, le soleil, la pluie, les engrais, etc. Mais quand il s'agit de se donner lui-même aux âmes, Dieu doit nécessairement agir en personne.

Toutefois il peut pour cela se servir d'instruments. Ainsi un Mozart, avant d'écrire une cantate, la possède tout entière dans sa tête. Mais pour l'écrire, il a besoin d'une plume et d'un papier. Dieu, lui, n'a besoin de rien pour agir, mais dans sa sagesse, il a décidé de conférer la grâce au moyen d'instruments. Quel rapport y a-t-il entre de l'eau, de l'huile, etc. et la grâce divine ? Par nature, aucun autre qu'un symbole infiniment lointain. Mais Dieu est tellement puissant qu'il peut faire passer par ces modestes créatures la grâce divine elle-même. C'est ainsi que quelques lignes et quelques signes tracés par le musicien sont en réalité le symbole et l'instrument d'une symphonie qui relève d'un autre monde que le monde de l'écriture.

Or le grand instrument de la grâce, le premier sacrement, pour ainsi dire, c'est la sainte Humanité de Jésus. Elle n'est pas un instrument séparé, comme les autres sacrements, elle est ce qu'on appelle un instrument « conjoint », c.-à-d. hypostatiquement uni à la Personne du Verbe. Le Christ a reçu dans son âme la plénitude de la grâce, et c'est de cette plénitude que nous sommes sanctifiés. C'est pourquoi il ne nous a pas seulement mérité la vie divine par sa vie et sa mort : il nous la communique lui-même et lui seul. Quiconque refuse de la recevoir de lui, restera éternellement séparé de Dieu. On ne saurait donc trop recourir à lui pour obtenir le don et l'augmentation de cette grâce.

Mais il y a plus : la vie divine que nous recevons de Dieu n'est pas une vie impersonnelle, une quelconque participation à la nature de Dieu, comme si Dieu n'était pas Trinité. Notre vie surnaturelle nous assimile à la Trinité elle-même, car dans le Christianisme, Dieu s'est fait connaître comme tel.

Cette assimilation au Christ est fort mystérieuse. Dans quelle mesure nous fait-il participer à sa vie divine, qui est celle d'un Fils unique à l'égard de son Père céleste ? Nous ne pouvons que l'entrevoir ici-bas. Mais quels que soient le mode et le degré de notre assimilation au Verbe incarné, cette assimilation est un fait certain. Il ne nous reste qu'à la traduire dans nos actes par la pratique des vertus dont il nous donne le modèle.

II. — *Ego sum Via*

De même que la Sainte Trinité seule peut produire en nos âmes la vie surnaturelle, de même elle seule fait l'objet de notre béatitude. Mais de même que la Trinité produit la grâce au moyen de la sainte Humanité de Jésus, de même aussi elle ne se donne à nous qu'en la Personne de l'Homme-Dieu.

Ce point de doctrine est bien compris de la masse des chrétiens. Il en est même déformé : beaucoup ne pensent guère à la Sainte Trinité. Pour eux, Jésus-Christ, c'est « le bon Dieu », comme s'il n'y avait qu'une Personne en Dieu, et comme si cette divine Personne s'était, dans l'Incarnation, rétrécie, comprimée, réduite à un corps mortel. Si bien que pour ce genre de fidèles, il convient plutôt de rappeler que l'incarnation est propre à la deuxième Personne de la Sainte Trinité, qu'il y a aussi, en Dieu, le Père et le St-Esprit, et qu'en s'incarnant, le Verbe n'a nullement modifié ses perfections infinies, mais que tout le changement s'est produit du côté de l'Humanité du Sauveur.

Par contre, il n'est pas rare de rencontrer des personnes spirituelles qui ont trop peu d'estime pour Jésus-Christ. Sachant que la contemplation mystique — et même la foi théologale qui est à sa base — a pour objet Dieu, Vérité première et Amour infini, elles croient que dans leur renoncement aux images et aux souvenirs, elles doivent se détacher de l'Humanité de Jésus. Ste Thérèse d'Avila a bien connu ce genre de dévots. C'est une erreur. Il n'est pas possible que l'Humanité de Jésus nuise à la contemplation la plus sublime. Cette Humanité est si sainte, elle appartient si intimement au Verbe, que voir Jésus-Christ, c'est aimer Dieu, car il n'est pas seulement le chemin qui conduit au Père, il est aussi, avec le Père et le St-Esprit, l'aboutissement de ce chemin. Qui possède Jésus-Christ possède la Trinité tout entière. Vouloir négliger Jésus pour aller à Dieu serait une preuve d'orgueil et Dieu se déroberait à nous. Mais il se donne aux humbles qui vont à Jésus tout bonnement, qui centrent leur dévotion sur sa sainte Humanité, sur son Sacré-Cœur et sur son Eucharistie.

Voyez tous les saints que l'Eglise canonise depuis quelques années : on ne peut dire qu'ils ont tous brillé par l'élévation de leurs spéculations philosophiques et théologiques ; certains mêmes n'en avaient ni la possibilité